Pellissier, Jean Baptiste
Le duel

PQ
2380
P63D8

LE DUEL,

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE MM. PELLISSIER
ET DES-ESSART,

MUSIQUE DE M. RIFAUT;

PRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 4 JUILLET 1826.

PRIX : 2 FR.

PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
COUR DES FONTAINES, N° 4,
ET PASSAGE D'HENRI IV, N°s 10, 12 ET 14.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE DE LINDAW.	Mme BELMONT.
LUDOVIC, capitaine, fils adoptif du comte de Lindaw.	M. LAFEUILLADE.
LE MAJOR, commandant de la citadelle de Posen.	M. VALÈRE.
ELISA, sa fille.	Mlle PRÉVOST.
VERNER, officier décoré de l'ordre du mérite militaire et père de Ludovic.	M. GAVAUDAN.
BERTHE, nourrice de Ludovic.	Mme DESBROSSES.
PETERS.	M. FÉRÉOL.
ANNA.	Mme BOULANGER.
UN ADJUDANT DE PLACE.	M. HENRI.
MESSIEURS ET DAMES VOISINS.	
VILLAGEOIS.	
SOLDATS de la garnison de Posen.	

La scène est en Prusse dans le duché de Posen.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 23 juin 1826.
Par ordre de Son Excellence,
Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LE DUEL,

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin du château fermé par des treillages; à droite un bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, VILLAGEOIS.

Au lever du rideau, les villageois cueillent le raisin des treilles; Anna est au milieu d'eux.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Les travaux du vendangeur
Sont les plaisirs de l'automne;
Chantons sa douce liqueur
Et le doux fruit qui la donne.
La tendresse,
Son ivresse,
Convient seule au froid buveur d'eau;
Sous la treille
La bouteille
Offre un plaisir toujours nouveau.
Les travaux, etc.

ANNA.

En passant, l'été moissonne
Toutes les fleurs du printemps,
Les plaisirs avec l'automne
Vont abandonner nos champs.

LIBRARY
FEB 13 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

Les bois perdent leur ombrage
Et les prés leur vert gazon:
Fillette qu'amour engage,
Profitez de la saison.

LE CHŒUR.

Profitez, Profitons } de la saison.

ANNA.

A l'hiver qui nous menace
L'amour oppose ses feux,
Le plaisir que le froid glace
Se ranime par les jeux;
Près du foyer qui pétille
Il se fait cent tours malins,
Et près de fille gentille
L'amour fait d'heureux larcins.

LE CHŒUR.

L'amour fait d'heureux larcins.

ANNA.

Mais déjà l'heure vous invite
Au déjeûner qui vous attend;
Allez, et revenez ensuite
Travailler encore en chantant:

ANNA ET LE CHŒUR.

Les travaux du vendangeur, etc.

(*Les villageois s'éloignent.*)

PQ
2380
P63D8

SCENE II.

ANNA, *seule.*

Ça va être une fière chose tout d'même que l'mariage de M. Ludovic avec la fille de M. le major... Queu joie pour tout l'monde! surtout pour ce bon M. Verner! J'suis sûre que dans toute la Prusse il n'y aura jamais eu d'noce plus gaie!... Et moi aussi, j'serai bientôt madame Peters, l'épouse d'un héros à trois kreutzer par jour... rien qu'ça.

AIR:

Je serai femm' d'un militaire,
Ah! quel plaisir! ah! quel honneur!
D'un tel sort que je serai fière!
D'avance il fait battre mon cœur!

Lorsque le régiment défile
Au son du fifre et du tambour,
Qu'on aime, en cherchant dans la file,
A voir l'objet de son amour!
Voyez comme il a bonne grace
Quand il passe,
Sabre au côté, sac sur le dos;
Par le flanc droit! en avant! marche.
Sa démarche
Est la démarche d'un héros.

Mais si Peters par son courage
Allait devenir..... caporal!
Peut-être à notre mariage
Tant d'honneur deviendrait fatal.
Ah! s'il méprisait ma tendresse,
S'il écoutait sa vanité!...
Mais non, je dois compter sans cesse
Sur son amour, sur sa fidélité.
Je serai femm' d'un militaire,
Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!

D'un tel sort que je serai fière!
D'avance il fait battre mon cœur.

Mais j'y songe, faut qu'j'aille trouver madame Berthe pour qu'alle m'lise c'papier qu'j'ai vu tomber tout à l'heure d'la poche d'Peters... Quoi qu'ça peut dire c'papier? (*elle le retourne en tout sens et se dépite.*) Oh! queu mauvaise éducation on donne au village!.. La première chose qu'on devrait apprendre à une jeune fille, c'est la lecture et l'écriture, à celle fin qu'alle puisse lire les lettres de son amoureux et y répondre. La politesse et l'sentiment, je n'connais qu'ça, moi.

SCENE III.

ANNA, PETERS.

Peters paraît au fond; il regarde à terre et cherche avec vivacité.

PETERS.

J'l'aurai perdu par ici... cherchons.

ANNA.

C'n'est pas l'embarras, c'pauvre Peters, j'en fais

c'que j'veux... c'est ben la meilleure pâte... Je l'fais ben endêver quenquefois, mais il n'a pas d'rancune. Et pu's quand j'le vois ben fâché, je l'regarde comme ça... avance donc, nigaud, que j'lui dis, allons, faisons la paix... embrasse-moi. (*elle tend la joue; Peters qui s'est approché l'embrasse vivement.*)

ANNA, *jetant un cri.*

Ah! mon Dieu!

PETERS.

Qu'est-ce que t'as donc?

ANNA.

J'ai cru qu'c'était un autre.

PETERS.

Comment un autre? Est-ce qu'un autre s'permettrait?...

ANNA.

Et vous-même, Monsieur, j'vous trouve ben hardi...

PETERS.

Hardi! j'crois ben; l'régiment ça vous forme un homme. Sais-tu qu'j'ai déjà dix-neuf jours d'service?

ANNA.

Dix-neuf jours!

PETERS.

Tout autant; aussi j'voudrais ben voir qu'un autre s'donnât les airs de t'embrasser! vite, en garde! une! deux! ah! ah!

ANNA.

Eh ben! qu'est-ce que ça veut donc dire, Monsieur? Je ne vous ai jamais vu comme ça.

PETERS.

T'en verras ben d'autres; j'ai la tête montée. Tu sais ben le fifre d'la compagnie, c'petit blondin qui a l'air si crâne?...

ANNA.

Eh ben?

PETERS.

Eh ben! il s'est avisé de te suivre hier après la retraite.

ANNA.

Queu mal y a-t-il à ça?

PETERS.

Queu mal? Tu verras... et lui aussi... et si je n'avais pas tant couru pour la noce, ce qui m'a obligé de passer la nuit, il aurait déjà eu de mes nouvelles, l'petit fifre.

ANNA.

Mon bon petit Peters!

PETERS.

Il n'en est pas quitte, j't'en réponds.

ANNA.

Est-ce que tu voudrais?

PETERS.

Suffit, je n'te dis qu'ça.

ANNA.

Ah! mon Dieu! tu me fais peur!

BERTHE, *en dehors.*

Anna! Anna!

ANNA, *effrayée.*

Voici madame Berthe.

PETERS.

Madame Berthe! Sauve qui peut! (*Il veut fuir, et en courant il heurte Berthe qui apporte un panier de provisions pour le déjeûner de la comtesse.*)

SCENE IV.

PETERS. ANNA. BERTHE.

BERTHE, *à Peters.*

Imbécille!... Et vous, Mamselle, j'vous trouverai donc toujours avec ce mauvais sujet?

ANNA.

Ce n'est pas moi, madame Berthe, c'est lui qui...

BERTHE.

Je sais bien que c'est lui. Je m'en plaindrai sérieusement à M. Verner, et nous verrons.

ANNA.

Non, madame Berthe, ne le faites pas gronder, c'est moi que...

BERTHE, *à Peters.*

Allons, décampe, voilà ton chemin... Vite, à la citadelle.

PETERS.

Demi-tour à droite. (*Il tourne à gauche et baise vivement Anna sur l'épaule pendant que Berthe pose son panier sur une table dans le bosquet.*)

ANNA.

Prends donc garde!

BERTHE.

T'en iras-tu?

PETERS.

Pas accéléré, en avant, marche! (*Il fait le demi-tour et se sauve en courant.*)

SCENE V.

ANNA, BERTHE.

ANNA, *à part.*

Comment m'y prendre pour lui faire lire c'papier? Faut qu'j'imagine... (*haut.*) Madame Berthe, n'soyez pas fâchée contre moi, j'vous en prie.

BERTHE.

Je n'écoute rien, Mamselle. Je vais de ce pas tout raconter à Madame la comtesse et vous faire renvoyer.

ANNA.

Ah! madame Berthe, ce serait ben méchant d'votre part.

BERTHE.

C'est que je n'entends pas raillerie sur ce chapitre-là.

ANNA.

Cependant, madame Berthe, vous avez été jeune et jolie.

BERTHE, *se déridant à chaque compliment d'Anna.*

Eh! comme une autre.

ANNA.

On dit dans l'pays que vous n'manquiez pas d'galans.

BERTHE.

Certes... j'en ai eu beaucoup.

ANNA.

On dit que vous dansiez comme une parfection.

BERTHE.

C'est vrai.

ANNA.

Que tous les dimanches, les garçons se disputions à qui vous ferait danser.

BERTHE.

Je m'en souviens; mais pour ne point faire de jaloux je les acceptais tous...

ANNA.

Eh! dame! pendant la danse, ils vous pressaient la main, ils vous faisaient des déclarations d'amour.

BERTHE.

C'est tout naturel.

ANNA.

Quelques-uns même vous glissaient des billets doux.

BERTHE.

Oui, cela m'arrivait quelquefois.

ANNA.

Que vous lisiez.

BERTHE.

Par curiosité... mais je n'y répondais pas.

ANNA.

Eh ben! madame Berthe, cette curiosité si naturelle j' l'éprouve ben fort aujourd'hui.

BERTHE.

A quel propos?

ANNA.

V'là une lettre... et j'voudrais ben savoir c'qu'il y a dedans.

BERTHE, *à part.*

Allons, chacun son tour, un peu de charité pour les faiblesses d'autrui. (*haut.*) Voyons cette lettre, mon enfant... mais tu ne diras à personne que nous l'avons lue.

ANNA.

Soyez tranquille, madame Berthe, j'suis discrète.

BERTHE, *prenant le papier.*

Oui, comme une jeune fille. *(jetant les yeux sur le billet.)* Eh! mais, c'est un cartel.

ANNA.

Quoique ça peut être un cartel?

BERTHE.

C'est une invitation pour se battre.

ANNA.

Pour se battre! ah! mon Dieu, mon pauvre Peters... c'est ce maudit fifre.

BERTHE.

Tu crois?

ANNA.

J'en suis sûre... comment faire pour empêcher ça?

BERTHE.

Il faut n'en pas parler.

ANNA.

Oh! je n'en soufflerai mot.

BERTHE.

Mais comment ce papier se trouve-t-il entre tes mains?

ANNA.

J'lai vu tomber d'la poche de Peters, j'ai couru l'ramasser... j'sis un peu jalouse, voyez-vous.

BERTHE.

C'est tout simple, je l'étais aussi, moi... silence, voici M. Verner. *(Anna reprend le billet et le cache dans son sein.)*

SCENE VI.

PETERS, VERNER, ANNA, BERTHE.

Berthe et Anna s'occupent à disposer la table pour le déjeûner.

PETERS.

Oui, mon parrain, vous avez beau vous moquer de moi, j'vous dis qu'ça s'ra ben heureux si cette noce-là s'fait sans grabuge.

VERNER.

Allons, tu m'impatientes.

PETERS.

Pas plus tard qu'hier au soir, à neuf heures, j'les ai vus en grande conversation sur le rempart.

VERNER.

Laisse-moi tranquille.

PETERS.

J'dois ben l'savoir, j'y étais.

VERNER.

Toi?

PETERS.

Oui, moi.

VERNER.

Tu étais avec eux?

PETERS.

Oui j'étais avec eux, c'est-à-dire ces messieurs se promenaient en long et en large, et moi j'étais en faction dans ma guérite.

VERNER, *à part.*

Ludovic m'a caché cette entrevue! (*haut.*) Eh bien! que disaient-ils?

PETERS.

Oh! pour ça c'est différent; je ne les ai pas entendus: mais j'ai vu leurs gestes; et dame! ils en faisaient beaucoup, et comme ci et comme ça, et...

VERNER, *à part.*

Quelle imprudence! (*haut.*) Eh bien! après: il s'agissait de moi, d'une affaire qui me regarde... avec tes histoires tu donnerais à penser...

PETERS.

O mon Dieu! je n'y tiens pas... prenez que je n'ai rien dit.

VERNER.

Va-t-en, retourne à la caserne.

PETERS, *mettant la main à son chapeau.*

Pardon, avec tout le respect que je vous dois, je vous ferai observer que l'adjudant m'a donné permission jusqu'à l'heure de l'exercice; (*à part.*) et j'en profite pour chercher le billet que le capitaine Lansberg m'a remis

pour M. Ludovic... j'ai beau regarder, je ne le trouve pas.

ANNA, *à part.*

J'ai une peur terrible qu'il n'aille se battre. (*se rapprochant de Verner, à demi-voix.*) M. Verner?

VERNER.

Que me veux-tu, mon enfant?

ANNA.

Monsieur Verner, vous êtes si bon!.., c'est que j'voudrais bien que vous défendiez à Peters de sortir du château.

VERNER.

Pourquoi cela?

ANNA.

C'est que... J'ne peux pas vous le dire, monsieur Verner.

VERNER.

J'entends.

ANNA, *regardant Peters.*

Mais j'ai de bonnes raisons.

VERNER.

Je les devine... Madame Berthe, c'est aujourd'hui que mon cher Ludovic se marie; tout le monde ici sera heureux; je vous demande un peu d'indulgence pour ces jeunes gens.

BERTHE.

Soit; je ferai semblant de ne pas les voir.

VERNER, *à Peters et à Anna.*

Allez vous divertir.

PETERS.

Merci, mon parrain.

ANNA, *lui prenant le bras.*

Je le tiens, il ne se battra pas.

(*Ils sortent ensemble.*)

SCENE VII.

VERNER, BERTHE.

VERNER, *à lui-même.*

Hier il a vu le capitaine Lansberg, et il m'en a fait un mystère!

BERTHE.

Qu'avez-vous, monsieur Verner? vous semblez inquiet, tourmenté.

VERNER.

Il est vrai, bonne Berthe, je crains tout de la jalousie de Lansberg, de son caractère farouche. Ludovic ne supporterait point une offense. La nouvelle loi sur le duel est terrible, elle prononce la peine capitale; et je tremble qu'une lutte entre ces deux rivaux ne me prive du seul objet qui m'attache à la vie. Vous comprenez toute l'horreur de ma situation, car vous aimez mon fils presque comme s'il était le vôtre; vous l'avez nourri. Amie de sa pauvre mère, confidente de nos malheurs, compagne de ma fuite, vous êtes la seule personne à qui je puisse confier les angoisses de ce cœur paternel.

BERTHE.

Votre tendresse vous fait exagérer les dangers.

VERNER.

Vous le savez, Berthe, banni de la Suède par un arrêt injuste, je viens m'établir en Prusse sous un nom supposé. Le comte de Lindaw, convaincu de mon innocence, se déclare mon ami, m'admet dans son régiment et se charge de ma fortune. J'ai le bonheur de lui sauver la vie dans une bataille; pour prix de ce service, il adopte mon fils, mon cher Ludovic, encore en bas âge. Témoin assidu de ses progrès, je vois se développer rapidement son esprit et son cœur. Le comte, en mourant, demande au major la main de sa fille pour cet excellent jeune homme et l'obtient. Tout est prêt, ce jour va combler mes plus chères espérances, et c'est alors qu'il me faut trembler!

BERTHE.

Pourquoi vous alarmer ainsi ?

VERNER.

Tant que je n'ai eu qu'à m'applaudir des succès de Ludovic, il m'a été possible de remplir la sévère condition imposée par le comte de Lindaw ; j'ai pu, non sans peine, transporter tous mes droits au père adoptif de mon fils ; ce sacrifice assurait son bonheur et sa fortune : mais aujourd'hui pourrai-je voir son existence menacée sans trahir mon secret ? Alors, tout est perdu pour lui : le fils de Verner, d'un simple officier, obscur et fugitif, n'a plus rien à prétendre de la comtesse de Lindaw ni du major. Je consomme à la fois le malheur de Ludovic et le mien.

BERTHE.

Calmez-vous, le voici.

VERNER.

Ludovic ?

BERTHE.

Lui-même.

VERNER.

Laissez-moi seul avec lui... Gardez bien notre secret.

SCÈNE VIII.

VERNER, LUDOVIC.

LUDOVIC, *affectant beaucoup de gaîté.*

Ah ! te voilà, Verner !... Eh bien ! mon ami, tu le vois, tes lecons ont fructifié et la sévérité de ta morale ne me fait plus autant de peur. Le jour des grands sacrifices est arrivé.

VERNER.

Pouvez-vous considérer ainsi votre union avec mademoiselle Elisa, que vous aimez ?..

LUDOVIC.

Comme un fou, c'est vrai ; et qui fera mon bonheur, c'est sûr ; parce que, vois-tu, j'y crois au bonheur,

moi... mais avec tout cela je n'enchaîne pas moins ma liberté; cela fait faire des réflexions, et...

VERNER, *le considérant d'un œil scrutateur.*

Ludovic, n'avez-vous rien à me dire? Vous ne me parlez pas du capitaine Lansberg, de l'entretien que vous avez eu hier ensemble.

LUDOVIC.

Eh! que puis-je t'en dire? Qu'attendre d'un esprit intraitable, sur lequel tu n'as pu rien gagner toi-même? Est-ce à moi qu'il doit s'en prendre s'il n'a pas su se faire aimer? Que ne s'adressait-il à monsieur le major?

VERNER.

Vous savez bien qu'il n'aurait pas réussi.

LUDOVIC.

Tant pis pour lui; après tout, suis-je fait pour supporter sa mauvaise humeur?

VERNER.

Vous aurait-il offensé?

LUDOVIC.

Je ne l'aurais pas souffert.

VERNER.

Croyez-moi, Ludovic, évitez la rencontre de cet officier... La jalousie est injuste; un mot mal interprété pourrait avoir des conséquences si funestes!... Vous connaissez Frédéric-Guillaume; vous savez avec quelle sévérité il fera exécuter la nouvelle loi sur le duel.

LUDOVIC.

Je sais aussi qu'il est des préjugés qui parlent plus haut que la loi même, et des circonstances où l'honneur nous force à les écouter.

VERNER.

L'honneur!

COUPLETS.

Dans son aveuglement étrange,
Esclave d'un vieux préjugé,
L'homme offensé que la loi venge
Ne se croit point assez vengé;
Le fer arme sa main cruelle,
Il faut du sang à sa fureur.
Voilà pourtant, voilà ce qu'on appelle
Etre fidèle au point d'honneur.

Deuxième couplet.

Loin de nous cet honneur coupable
Dont le remords seul est le prix!
Aimer, secourir son semblable,
Savoir mourir pour son pays,
A l'amitié toujours fidèle,
Lui vouer sa vie et son cœur,
Voilà, pour moi, voilà ce que j'appelle
Le véritable point d'honneur.

LUDOVIC.

Mais l'extrême rigueur du roi?...

VERNER.

Est justice. Frédéric n'a-t-il pas droit de vous demander compte des jours que vous devez consacrer à la défense de l'Etat? et d'ailleurs comparez votre position à celle de Lansberg. Lui, seul, étranger parmi nous, il n'exposerait que sa vie; mais vous, à qui se rattachent tout l'espoir de vos parens et le bonheur d'une jeune épouse, voyez, mon ami, voyez ce qu'un instant pourrait vous ravir! Vainqueur, la loi menace votre tête; fuyez-vous? elle vous frappe encore dans ce que vous avez de plus cher: votre mémoire est flétrie et vos biens à jamais perdus ne laissent ici que la misère et le désespoir.

LUDOVIC.

Quelle affreuse image viens-tu me présenter! Eh! quoi! si Lansberg osait me défier, faudrait-il donc supporter...? Ah! plutôt...

VERNER.

N'achevez pas... mon ami! mon fils! ce nom est permis à ma tendresse; le comte de Lindaw m'en a donné le droit. Non, vous ne trahirez pas sa dernière espérance. « Veille sur Ludovic, me dit-il, je le confie « à tes soins, à ton amitié; aie toujours pour lui ce « même dévouement dont tu m'as donné tant de preu- « ves. » C'est sur son lit de mort, en présence des officiers qui l'entouraient, que j'ai promis de remplir ses derniers vœux, et, aux dépens de ma vie, je tiendrai mon serment.

LUDOVIC, *le pressant dans ses bras.*

Cher et digne ami!

VERNER.

Ah! j'ai touché votre cœur! j'en rends grace au ciel. Pardonnez à Verner de vous avoir attristé un moment, il le fallait... Maintenant, je suis tranquille, je puis compter sur vous... Vous ne m'en voulez pas... Allons, pour mériter tout-à-fait ma grace, je m'institue l'ordonnateur de la fête, et vous verrez que je m'y entends. (*Il lui presse vivement la main et sort.*)

SCENE IX.

LUDOVIC, *seul.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Cher ami, la raison a parlé par ta bouche,
Elle emprunte à ton cœur un charme qui me touche.

CHANT.

Douce amitié, trésor du malheureux,
De tes bienfaits tout ressent l'influence:
Dans le malheur tu charmes la souffrance,
Dans le bonheur tu nous rends plus heureux.
A mon bonheur, à mon ivresse
Tu viens ajouter en ce jour;
Tendre amitié, reste sans cesse
Dans mon cœur unie à l'amour.
Mais un rival dans sa coupable audace
Cherche à troubler ce bonheur que je sens!
Je suis aimé, je brave sa menace,
Je suis aimé, ses cris sont impuissans.
Tout à l'honneur, tout à ma belle,
Je leur ai consacré mon cœur,
Et je serai toujours fidèle
A ma belle comme à l'honneur.

SCENE X.

LUDOVIC, LE MAJOR, LA COMTESSE, ELISA, ANNA.

LE MAJOR, *donnant le bras à la comtesse et montrant Ludovic.*

Eh! parbleu! tenez, le voilà!

LA COMTESSE.

Nous te cherchions, mon ami.

LUDOVIC.

Pardon, ma bonne mère; pardon, ma chère Elisa.

LE MAJOR.

Je vois ce que c'est; et si j'en juge par moi qui ai plus d'appétit que d'amour, il a voulu être le premier au rendez-vous... du déjeûner.

ÉLISA.

Vous croyez, mon père?..... Qu'en dites-vous, Ludovic?

LUDOVIC, *lui baisant la main.*

Ah! vous êtes mon unique pensée.

LA COMTESSE.

C'est bien, mes enfans, c'est bien... Leur bonheur me rajeunit, monsieur le major.

ANNA *à elle-même.*

Ça fait plaisir à voir. (*haut.*)Madame la comtesse veut-elle bientôt déjeûner?

LA COMTESSE.

Quand tu voudras, mon enfant.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BERTHE, DOMESTIQUES, PETERS, LES VILLAGEOIS.

BERTHE *à la cantonnade.*

Eh bien! avancez donc, vous autres. (*à Anna.*) Madame la comtesse est arrivée, et rien n'est encore prêt?

LE MAJOR.

C'est ça, morbleu! madame Berthe; j'aime l'ordre et la discipline, moi, et je vois que nous pensons de même.

BERTHE.

Ah! si l'on voulait me croire!..

LA COMTESSE, *aux villageois.*

Bonjour, mes amis, je vous vois toujours avec plaisir.

LE MAJOR.

Allons, mettons-nous à table.

LA COMTESSE.

Berthe, vous n'oublierez pas ces braves gens.

LE MAJOR.

Et qu'ils boivent à notre santé.

ANNA.

Oh! ils s'en acquitteront à merveille.

LA COMTESSE, *à Anna.*

Et toi, chante-leur une ronde.

ANNA.

Ben volontiers, madame la comtesse.

BERTHE, *bas à Peters.*

Peters, fais-moi le plaisir de courir au château; voilà la clé de l'office, tu me rapporteras un panier que tu trouveras sur la table de marbre.

PETERS.

Avec plaisir, madame Berthe, mes jambes et moi nous sommes tout à votre service. (*Il sort en courant.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, *excepté* PETERS.

Ludovic, Elisa, la Comtesse, le Major et Verner se placent à table dans le bosquet. Berthe distribue du vin aux villageois qui dansent sur le refrain de la ronde.

FINALE.

RONDE.

ANNA.

Du vieux pâtre de la montagne
Écoutez la vieille chanson,
Et répétez à l'unisson,
Vous que la prudence accompagne,
Du vieux pâtre de la montagne
Et la morale et la leçon:

Bergerette
Qui, seulette,
Vendangez le long du jour,
En cachette
L'Amour guette
Pour vous jouer quelque tour.

LE CHŒUR.

Bergerette,
Qui, seulette, etc.

(*On danse.*)

Deuxième couplet.

L'Amour trompe, c'est son usage:
Croyez-moi, fuyez les amans.
Lise à peine comptait seize ans:
On est imprudente à cet âge;
L'amour n'est point un badinage:
Lise l'apprit à ses dépens.
Bergerette, etc.

LE CHŒUR.

Bergerette, etc.

(*Pendant ce couplet, Peters est entré et s'est approché de Ludovic; sur l'air de danse il lui dit:*)

PETERS.

Monsieur Ludovic, monsieur Ludovic!

LUDOVIC.

Que veux-tu?

PETERS.

Une lettre.

LUDOVIC.

De quelle part?

PETERS.

D'un inconnu.

(*Ludovic prend la lettre. La danse est finie. Anna commence le troisième couplet. Personne ne s'est aperçu de rien. Verner seul observe Ludovic.*)

Troisième couplet.

Depuis, Lise, pour un volage,
Va fuyant les jeux du hameau;
Elle pleure au bord du ruisseau,
Et nul espoir ne la soulage,
Tandis qu'elle entend le volage
Chanter gaîment sur le coteau:

Bergerette,
Qui, seulette,
Vendangez le long du jour,
En cachette
L'Amour guette
Pour vous jouer quelque tour.

LE CHŒUR.

Bergerette, etc.

(*A la fin du dernier couplet, Ludovic s'est levé; il a l'air de s'occuper des villageois, et caché par eux il lit à part la lettre sur l'air de danse.*)

LUDOVIC, *lisant.*

« Vous n'avez pas répondu à mon appel..... à dix « heures... je vous attends... si vous n'êtes un lâche. » Misérable!

Cachons le trouble qui m'agite,
Cachons-leur ce fatal secret.

VERNER, *à part.*

Quel est le trouble qui l'agite?
Quel peut en être le sujet?

LE MAJOR, *se levant.*

A la gaîté tout nous invite.

LUDOVIC ET ÉLISA.

Ah! votre tendresse en ce jour
Ajoute aux bienfaits de l'amour!

LE MAJOR.

Que le destin, toujours prospère,
Rende à jamais vos jours heureux!
Le ciel doit accomplir les vœux
Que fait pour vous le cœur d'un père.

TOUS.

Le ciel doit accueillir des vœux
Que fait pour {vous / nous} le cœur d'un père.

(*On entend sonner l'horloge.*)

LUDOVIC, *à part.*

Au rendez-vous l'heure m'appelle:
Comment échapper à leurs yeux?

BERTHE ET ANNA, *aux villageois.*

Aux travaux l'heure vous appelle:
Ce soir vous en danserez mieux.

PETERS.

Moi je vais à la citadelle :
Le devoir passe avant les jeux.

LE MAJOR, LA COMTESSE, VERNER

Ce soir avec le même zèle,
Amis, revenez en ces lieux.

ENSEMBLE.

TOUS, *excepté* LUDOVIC.

Pour terminer gaîment la fête,
Amis, revenez tous ce soir.
Amis, nous reviendrons ce soir.

ELISA, *à part.*

Mon bonheur pour ce soir s'apprête :
Ce jour remplit tout mon espoir.

LUDOVIC.

Crains ma vengeance, elle s'apprête :
Bientôt, Lansberg... tu vas me voir.

(*La comtesse prend le bras d'Elisa et celui de Verner; les villageois les suivent. Ludovic qui a posé son épée dans le bosquet en se mettant à table, saisit l'instant favorable, la reprend, et la tenant à la main, il sort vivement à gauche.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une place d'armes en avant d'un corps de caserne. A droite, l'entrée de la demeure du major.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETERS, SOLDATS, *ensuite* L'ADJUDANT.

Au lever du rideau les soldats sont disposés en groupes sur la place. Les uns boivent, d'autres jouent au palet; d'autres se promènent et causent; Peters et un autre soldat à cheval sur un banc jouent à la drogue et sont entourés par des soldats qui ont l'air de se moquer de Peters. Tout cela doit offrir un tableau animé.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Vive le métier de soldat!
N'engendrer jamais d'humeur noire,
Faire l'amour, chanter et boire,
Est-il un plus heureux état?
Mais nous volons à la victoire
Quand sonne l'heure du combat.
Vive le métier de soldat!

PETERS, *à celui avec qui il joue.*

Ah ça! dis donc, toi, point de niche;
Je n'aime pas que l'on me triche.

SOLDATS.

Pauvre Peters! comme il est tout en feu!
Ah! ah! ah!

PETERS.

Oui, riez: vous avez beau jeu...
Laissez-moi donc... ça me taquine.

CHŒUR.

Ah! ah! ah! il est bon là!
Ah! ah! ah! la drol' de mine!

PETERS.

On a la mine que l'on a ;
Et ne m'ennuyez pas comm' ça.

L'ADJUDANT, *entrant.*

Eh bien! Peters, qu'as-tu? d'où vient cette colère?

LE CHŒUR.

Ah! ah! ah!

L'ADJUDANT.

Paix! laissez-le s'expliquer.

PETERS, *se levant et faisant tomber son camarade.*

C'est que, mon adjudant, ils veulent se moquer.
Et moi, cela ne me va guère.

L'ADJUDANT.

Allons, remets-toi, mon garçon.

PETERS.

Eh ben! soit; mais que ça finisse.

(*On entend le tambour.*)

Bon, bon!
V'là qu'on va faire l'exercice.

(*Jetant la drogue.*)

Je ne serai plus leur plastron.

LE CHŒUR.

Bon, bon!
Le tambour bat, qu'on obéisse :
Rendons-nous tous à l'exercice.

(*Ils prennent leurs fusils et sortent en reprenant le chœur :*)

Vive le métier de soldat! etc.

SCENE II.

VERNER, L'ADJUDANT, PETERS.

Verner entre vivement à gauche pendant que Peters cherche son fusil.

VERNER.

Monsieur l'adjudant, avez-vous vu Ludovic?

L'ADJUDANT.

Non, monsieur Verner.

VERNER.

Pourriez-vous me dire où je trouverai le capitaine Lansberg?

L'ADJUDANT.

Je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui.

VERNER, *à part.*

Arriverais-je trop tard?

L'ADJUDANT.

Peut-être ils sont au quartier.

VERNER.

Je cours m'en assurer. (*Il entre au quartier.*)

L'ADJUDANT, *à Peters.*

Allons, Peters. (*Il sort.*)

PETERS.

V'là que j'y vas, mon adjudant, c'est qu'ils m'ont caché mon fusil. *voyant Anna sortir de chez le major.*) Tiens! Anna!

SCENE III.

PETERS, ANNA.

PETERS.

Par quel hasard?

ANNA.

C'est toi que je cherche; dis-moi donc ce que t'es venu conter tout bas tantôt à monsieur Ludovic?

PETERS.

Moi, j'y ai rien conté: j'y ai seulement remis une lettre.

ANNA.

Quoi qu'il y avait dans cette lettre?

PETERS.

Tu penses ben qu'on ne me l'a pas dit.

ANNA.

D'où vient-elle?

PETERS.

J'en sais rien, on me l'a donnée sous le secret.

ANNA.

Qui?

PETERS.

Une personne... Mais pourquoi donc que tu me fais toutes ces questions?

ANNA.

C'est que ça a causé un fier grabuge au château, va.

PETERS.

Conte-moi donc ça.

ANNA.

En rentrant au salon après l'déjeûner on s'est aperçu que monsieur Ludovic n'y était pas; on l'a appelé, on l'a cherché partout, pas de Ludovic.

PETERS.

Bah!

ANNA.

Monsieur le major s'est fâché et il est revenu ici chez lui avec mamselle Elisa qu'a ben du chagrin; pour lors madame la comtesse a suivi monsieur le major en faisant tous ses efforts pour le calmer; et moi j'sis venue avec eux pour vous voir, Monsieur, et vous conter tout ça.

PETERS.

T'es ben bonne.

SCENE IV.

L'ADJUDANT, ANNA, PETERS.

L'ADJUDANT.

Eh bien! Peters?

PETERS.

Pardon, excuse, mon adjudant, c'est que je tiens conseil avec ma future... Comment la trouvez-vous?

L'ADJUDANT.

Fort jolie, parbleu!

PETERS, *à Anna.*

Eh bien! remercie donc.

ANNA.

Merci, Monsieur.

L'ADJUDANT.

Mais cela n'empêche pas que pour t'apprendre à manquer à l'exercice tu feras un quart-d'heure de piquet.

PETERS.

Hein! plaît-il, monsieur l'adjudant?

L'ADJUDANT.

Un quart-d'heure de piquet.

ANNA, *poussant Peters.*

Eh ben! remercie donc.

PETERS, *la repoussant.*

Ah! bah!... mais, monsieur l'adjudant...

L'ADJUDANT.

Tu raisonnes, une demi-heure.

PETERS.

Une demi-heure sur une jambe! c'est-il possible ça? j'voudrais ben l'y voir.

L'ADJUDANT.

Insolent! trois quarts-d'heure.

PETERS, *se dépitant.*

Jarni!.. (*à Anna.*) Aussi c'est toi qui es cause....

ANNA, *avec un sérieux comique.*

Quatre quarts-d'heure, Monsieur.

PETERS.

Je n't'écoute pas, toi.

ANNA *à l'adjudant.*

Monsieur l'officier, c'est vrai que c'est par rapport à moi... faites-lui grace, je vous en prie.

L'ADJUDANT.

Grace... allons, ma belle enfant, à votre sollicitation je le veux bien.

PETERS ET ANNA.

Ah!

L'ADJUDANT.

Mais à une condition, c'est que vous m'accorderez un baiser.

ANNA.

Ben volontiers.

PETERS.

A-t-elle le cœur généreux !

L'ADJUDANT.

Adieu, ma belle enfant. (*Il sort.*)

SCENE V.

PETERS, ANNA.

PETERS.

Tu n'en es pas quitte, toi : je vais vous mener auprès de madame la comtesse, et tu verras si elle trouve bon que vous vous laissiez embrasser en présence d'votre amoureux, là, en plein jour.

ANNA.

Mais puisque c'était pour rire.

PETERS.

Ça n'm'a pas fait rire du tout; mais j'vas l'dire à Madame, et pour vous punir j'irai m'battre avec le p'tit fifre.

ANNA.

Mon bon Peters, je t'en prie.

PETERS.

Ça vous fera d'la peine, tant pis; peut-être ben que j'serai tué, tant mieux, ça vous apprendra; nous verrons si vous oserez recommencer une autre fois.

ANNA.

Mon p'tit Peters !

PETERS.

Il n'y a pas d'petit Peters. (*Il la conduit chez le major.*)

SCENE VI.

VERNER, *ensuite* LUDOVIC.

VERNER.

Ni l'un ni l'autre... où sont-ils ? je meurs d'inquiétude. Ludovic, mon cher fils ! faudra-t-il te perdre ou

voir ton avenir compromis au moment même où la fortune allait combler toutes les espérances de ton père? Mais je ne me trompe pas... c'est lui... il accourt de ce côté.

LUDOVIC, *entrant vivement par la gauche.*

Je te cherchais, Verner.

VERNER.

Vous paraissez bien ému?

LUDOVIC.

Il est vrai. (*à part.*) S'il savait...

VERNER.

D'où venez-vous? mon ami, pourquoi ce départ précipité qui a justement irrité monsieur le major et affligé tout le monde?

LUDOVIC, *à part.*

Comment lui faire ce pénible aveu?

VERNER.

Le billet que Peters vous a remis tantôt.

LUDOVIC.

Qui t'a dit?..

VERNER.

Je l'ai vu.

LUDOVIC.

Eh! bien... ce billet...

VERNER.

Qui vous l'a adressé?

LUDOVIC.

Ne m'interroge pas.

VERNER.

Ludovic.... qui vous a écrit ce billet?.. j'ai le droit de le savoir.

LUDOVIC.

Non.

VERNER.

Je l'exige.

LUDOVIC.

Non.

VERNER.

Au nom de votre père!

LUDOVIC.

Lansberg.

VERNER.

Lansberg!.. et vous nous avez quittés sur-le-champ. (*à part.*) Je tremble! (*haut.*) Achevez, mon ami.... dites-moi tout... n'était-ce pas un cartel?... Vous vous taisez... malheureux! qu'avez-vous fait?

LUDOVIC.

J'ai cédé à la voix de l'honneur.

VERNER.

Et méconnu la loi terrible qui punit de mort.... (*à part.*) Tout mon sang se glace....

LUDOVIC.

Ne me rappelle pas l'étendue de mon malheur.... Elisa... ma mère... tout est perdu pour moi!

VERNER.

Et Lansberg où est-il?

LUDOVIC.

Assailli par lui, à l'entrée du petit bois, je n'ai fait qu'opposer une juste défense.

VERNER, *regardant autour de lui.*

Plus bas, mon ami, plus bas.

LUDOVIC.

Le furieux s'est jeté sur mon épée.

VERNER.

Grand Dieu!

LUDOVIC.

J'allais lui prodiguer des secours... j'ai vu de loin des paysans se diriger vers nous et j'ai fui pour éviter leurs regards.

VERNER.

Vous n'aviez donc pas de témoins?

LUDOVIC.

Non.

VERNER.

Et personne ne vous a vus.

LUDOVIC.

Je le crois.

VERNER.

Rien n'est encore désespéré; ah! mon ami, dérobons

s'il se peut ce funeste secret!... Élisa vient de ce côté.

LUDOVIC.

Évitons-la!

VERNER, *à demi-voix.*

Non, demeurez; possédez-vous, du calme, de la prudence, ou nous sommes perdus!

LUDOVIC, *à demi-voix.*

Mais ce malheureux!... il expire peut-être!

VERNER.

Je cours auprès de lui.

(*Il sort vivement par la gauche.*)

SCENE VII.

LUDOVIC, ELISA.

DUO.

ÉLISA.

Pourquoi de tout ce qui vous aime
Causer ainsi la peine extrême?
Ludovic, cela n'est pas bien.

LUDOVIC.

Chère Élisa! (*à part.*) quelle souffrance!
(*haut.*)
C'est trop accuser mon absence.

ÉLISA.

Comptez-vous l'absence pour rien?
Ludovic, cela n'est pas bien:
Vous avez affligé mon père,
Le cœur de votre tendre mère,
Je ne vous parle pas du mien:
Ludovic, cela n'est pas bien.

LUDOVIC.

Ce reproche me désespère!
Votre cœur accuse le mien!
Élisa, cela n'est pas bien.

ENSEMBLE.

ÉLISA, *à part.*

Lorsque ma voix l'accuse,
Mon cœur gémit tout bas;
Ma tendresse l'excuse
Et plaint son embarras.

LUDOVIC, *à part.*

Lorsque sa voix m'accuse,
Cachons mon embarras;
Quand son erreur m'excuse,
Ne la détruisons pas.

ÉLISA.

Lorsque tout sourit à nos vœux,
Pourquoi ce reste de tristesse?

LUDOVIC.

Auprès de vous je suis heureux!
(*à part.*)
Cachons le trouble qui m'oppresse.

ÉLISA.

Nous n'avons rien à redouter
Si vous m'aimez.

LUDOVIC.

Si je vous aime!
Pour vous ma tendresse est extrême,
Je me plais à le répéter.

ÉLISA.

Cher Ludovic, je sens moi-même
Que j'aime trop pour en douter.

ENSEMBLE.

Auprès de ce que j'aime
Je sens battre mon cœur.
Dans mon ame
Douce flamme
Pénètre avec ardeur;
Auprès de ce qu'on aime
On doit croire au bonheur.

(*Roulement de tambour au fond. Les officiers sortent de la caserne. Le major arrive par la droite.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE MAJOR, *ensuite* VERNER.

LE MAJOR, *à sa fille.*

Rentrez, Élisa; allez rejoindre madame la comtesse.

ÉLISA.

Adieu, Ludovic. (*elle rentre.*)

LE MAJOR, *à Ludovic.*

Ah! vous voilà, Monsieur: vous m'expliquerez plus tard votre conduite de ce matin.

LUDOVIC.

Monsieur le major...

LE MAJOR, *aux officiers.*

Messieurs, je vous ai réunis pour vous apprendre une fâcheuse nouvelle : on vient de m'annoncer la perte d'un de nos officiers, et l'on nomme Lansberg.

TOUS.

Lansberg !

LUDOVIC.

Plus d'espoir !

LE MAJOR.

Je compte sur vous pour m'aider à découvrir l'auteur de ce crime.

LUDOVIC.

Un crime ! M. le Major.... des circonstances que l'on ignore ne peuvent-elles affaiblir l'odieux de cet événement ?

LE MAJOR.

Oui, mais alors nous aurions un duel à punir, et je frémis en songeant aux rigueurs de la loi.

LUDOVIC, *à part.*

Je suis perdu.

VERNER, *qui est entré depuis un instant, bas à Ludovic.*

Contenez-vous... Lansberg n'est pas mort.

LE MAJOR.

J'ai fait prendre des informations ; mais en attendant qu'elles me parviennent, j'écris au colonel et au commandant de la division pour leur demander des ordres. Verner, montez à cheval et portez ces dépêches au colonel.

VERNER, *à part.*

Si je pars, il se trahira ! (*haut.*) Je ferai observer à M. le Major que je suis de service.

LE MAJOR.

C'est juste, je l'oubliais.

VERNER.

Mais s'il voulait permettre que Ludovic...

LE MAJOR.

J'avais à lui parler ; mais n'importe, nous nous verrons à son retour. (*à un autre officier.*) Vous, portez ceci au feld-maréchal.

LUDOVIC, *bas à Verner.*

Puisse mon fatal secret demeurer inconnu !

VERNER.

Partez vite.

(*Ludovic et l'officier sortent l'un à droite, l'autre à gauche.*)

SCÈNE IX.

VERNER, LE MAJOR, OFFICIERS, *ensuite* L'ADJUDANT.

LE MAJOR, *à Verner.*

Ludovic paraît triste, préoccupé.... en savez-vous la cause, Verner?

VERNER.

Sans doute, M. le Major, c'est la crainte de vous avoir déplu.

LE MAJOR.

Bon Verner, vous êtes toujours prêt à l'excuser, et mon cœur m'y porte assez moi-même.

VERNER.

Il le mérite, M. le Major, je réponds de lui. Quoi qu'il puisse arriver, croyez qu'il restera toujours digne de votre estime.

LE MAJOR.

J'aime à le croire, il me serait trop pénible d'en douter.

L'ADJUDANT, *s'avançant.*

M. le Major, je viens de voir le capitaine Lansberg.

(*Tous les officiers se rapprochent.*)

LE MAJOR.

Eh bien?

L'ADJUDANT.

Il reste peu d'espoir de le rappeler à la vie.

LE MAJOR.

N'avez-vous recueilli aucun indice propre à nous éclairer sur la cause de ce déplorable événement?

L'ADJUDANT.

On pourrait interroger le capitaine Ludovic.

VERNER.

Lui !

L'ADJUDANT.

On l'a vu dans les environs.

VERNER, *à part.*

Comment le sauver?

L'ADJUDANT.

Tout porte à croire que Lansberg a succombé dans un duel.

LE MAJOR.

Quelle preuve?

L'ADJUDANT.

Son épée qu'il tenait encore à la main.

VERNER, *à part.*

O ciel, inspire-moi !

L'ADJUDANT.

Et l'on a trouvé près du lieu du combat ce cartel...

LE MAJOR.

Donnez.

VERNER, *prenant vivement le billet et le déchirant.*

Ce papier est à moi.

LE MAJOR, *sévèrement.*

Verner !

L'ADJUDANT.

Effectivement, on a vu M. Verner prodiguer ses soins au blessé; c'est lui qui l'a fait transporter dans la chaumière où je viens de le trouver.

LE MAJOR.

Comment, Verner! et vous n'en disiez rien?

VERNER.

Ordonnez qu'on s'éloigne, M. le Major, vous saurez tout.

LE MAJOR.

Laissez-nous.

(*Tout le monde rentre au quartier.*)

SCENE X.

VERNER, LE MAJOR.

VERNER, *à part.*

Il n'est que ce moyen: c'est à son père qu'il appartient de le sauver.

LE MAJOR.

Nous voilà seuls, Verner, qu'avez-vous à me dire?

VERNER.

Vous cherchez le coupable, M. le Major... il est devant vous.

LE MAJOR.

Vous, Verner?

VERNER.

Moi-même.

LE MAJOR.

C'est impossible.

VERNER.

C'est la vérité.

LE MAJOR.

Insensé! cet aveu vous perd!

VERNER.

Je le sais.

LE MAJOR.

Qui peut vous porter à le faire?

VERNER.

La crainte qu'un autre ne soit accusé.

LE MAJOR.

Verner, je ne reçois point cette affreuse révélation: ce n'est point le major qui l'a entendue, c'est votre ami, et il n'en abusera pas. Séparons-nous. Je ne sais rien.

VERNER.

Homme généreux, c'est en vain que vous repoussez la vérité; il faut qu'elle soit connue: vous avez entendu le rapport de l'adjudant; n'en doutez pas, M. le Major, les soupçons paraissent se fixer sur moi.

LE MAJOR.

Comment puis-je croire que vous, modeste, réservé, et jusqu'à ce jour irréprochable, vous vous soyez oublié au point...

VERNER.

Un militaire ne doit jamais supporter un outrage; grièvement insulté par le capitaine Lansberg, je n'ai pas été maître d'un premier mouvement.

LE MAJOR.

Sais-tu le sort qui t'est réservé?

VERNER.

Je le subirai sans effroi.

LE MAJOR.

Mais cette noble famille qui t'avait adopté et que tu vas livrer au désespoir! mais cette promesse sacrée, faite auprès du lit de mort du comte de Lindaw, de te dévouer au bonheur de Ludovic!...

VERNER.

Je n'y ai point manqué.... cher Ludovic!

LE MAJOR.

Est-ce là ce qu'il devait attendre de toi?

VERNER.

Je remplis mon devoir.

LE MAJOR.

Mais l'infamie qui va flétrir ta mémoire!

VERNER.

L'infamie! Non, M. le Major, je ne la redoute point: elle frappe le lâche qui déserte ses drapeaux, qui fuit devant l'ennemi, celui qui trahit ses sermens ou sa patrie; mais elle ne saurait atteindre, elle n'atteindra jamais un soldat toujours fidèle à ses devoirs. Il peut mourir victime d'un ordre rigoureux, mais il emportera l'estime et les regrets de tous les hommes de bien.

LE MAJOR.

Malheureux, ignores-tu que la dégradation...

VERNER.

Arrêtez... cette idée est affreuse! (*après un silence, il prend sa décoration et la baise.*) M. le Major, épargnez-moi cette honte! ce signe de l'honneur, mérité sur le champ de bataille, je le reçus du comte de Lindaw...

je l'ai porté vingt ans pur et sans tache; (*il la baise encore.*) pur et sans tache je le dépose dans vos mains. (*il la remet au Major après l'avoir pressée une dernière fois sur son cœur et sur ses lèvres; il essuie une larme, le major est vivement ému. Après un silence, Verner reprend sa fermeté et dit d'une voix assurée:*) Maintenant, M. le Major, n'écoutez plus que la voix du devoir.

LE MAJOR.

Eh! quoi! Verner, n'avez-vous plus rien à me dire?

VERNER.

Pardon... une grace... pour Ludovic!... promettez-vous de me l'accorder?

LE MAJOR.

Je vous le promets.

VERNER.

Que son bonheur ne soit point troublé par l'affreuse idée du sort qui m'attend, qu'il l'ignore jusqu'après son hymen.

LE MAJOR.

Y pensez-vous, Verner? le même jour peut-il éclairer l'hymen de Ludovic et le supplice de son ami? qui de nous pourrait y consentir? comment ne pas redouter pour ma fille les suites d'un mariage contracté sous d'aussi funestes auspices? ah! ma tendresse en serait justement alarmée!

VERNER.

Quoi! je ne serais pas témoin de cette union tant désirée! je ne verrais pas s'accomplir le dernier vœu de mon bienfaiteur! ah! M. le Major, je vous en conjure, ne me privez pas du seul charme qui puisse se répandre sur mes derniers momens!

LE MAJOR.

Ce que vous me demandez est impossible, Verner.

VERNER.

Pourquoi? laissons partir tout le monde pour le château, il vous sera facile de trouver un prétexte pour rester ici et de les tromper sur le motif qui nous y retient. La nuit approche: secondé par vous, je vous suis

près de Ludovic; je suis témoin de son bonheur, du bonheur de mon cher enfant... et demain...

LE MAJOR.

Demain!... malheureux!... que me demandes-tu?... notre douleur nous trahirait.

VERNER.

Ne craignez rien, M. le Major, je vous réponds de moi... c'est pour mon cher Ludovic... Je puiserai des forces dans ma tendresse, personne ne pourra soupçonner la vérité.

LE MAJOR.

Noble et touchant caractère! tu le veux... je ne résiste plus.

VERNER, *baisant les mains du Major.*

Ah! vous comblez tous mes vœux.

LE MAJOR.

Mais pourquoi précipiter ce fatal jugement? nous étions seuls quand j'ai reçu tes aveux; je puis ne les communiquer que dans quelques jours... d'ici là peut-être...

SCENE XI.

LES MÊMES, L'OFFICIER *porteur de dépêches, puis* L'ADJUDANT ET QUATRE OFFICIERS, *sortant du quartier.*

LE MAJOR, *prenant le paquet que lui présente l'officier.*

La réponse du feld-maréchal. (*l'adjudant et les officiers s'approchent. Le major ouvre le paquet et lit.*) « Vous convoquerez sur-le-champ le conseil de guerre « et vous jugerez le coupable sans désemparer. » (*à part.*) Malheureux! je ne puis plus le sauver!

L'ADJUDANT, *montrant Verner.*

Le coupable serait-il...

VERNER.

Oui, Messieurs, je sais quel sort m'attend, et je ne chercherai point à m'y soustraire; la seule grace que

je sollicite de vous, mes chers camarades, c'est de garder le secret sur ma condamnation jusqu'à demain midi.

LE MAJOR.

Messieurs, je connais ses motifs, ils sont honorables, et méritent tout votre intérêt. J'ai le premier souscrit à sa demande.

L'ADJUDANT.

Vous serez satisfait, Verner, nous vous le promettons.

SCENE XII.

VERNER, LE MAJOR, L'ADJUDANT, OFFICIERS, *ensuite* PETERS.

FINALE.

L'ADJUDANT.

Major, qu'ordonnez-vous ?

LE MAJOR.

Que le conseil s'assemble.
Un tel devoir est bien cruel pour nous.
Verner, faut-il que vous soyez coupable !

VERNER.

Quel que soit le sort qui m'accable,
Je verrai la mort sans pâlir.

PETERS.

Que dites-vous, mon parrain, vous, coupable!

VERNER.

Peters!

PETERS.

Pourquoi parlez-vous de mourir?

VERNER.

Tais-toi, tais-toi, quelle erreur est la tienne !

PETERS.

N'y a pas d'erreur qui tienne,
Et monsieur Ludovic par moi saura bientôt....

VERNER ET LE MAJOR.

Malheur à toi si tu dis un seul mot !

SCENE XIII.

LES MÊMES, L'ADJUDANT, SOLDATS.

CHŒUR.

Du coup funeste qu'on déplore
Aurait-on découvert l'auteur ?
Mais l'humanité parle encore,
Nous devons plaindre le malheur.

ENSEMBLE.

LE MAJOR, L'ADJUDANT.

Du coup funeste qu'on déplore
Verner peut-il être l'auteur ?
Mais comment en douter encore,
Il devient son accusateur.

VERNER.

Le crime seul nous déshonore,
Et Dieu lit au fond de mon cœur.
Te sauve la vie et l'honneur.

PETERS.

Du coup funeste qu'on déplore
Non, mon parrain n'est pas l'auteur ;
Et faut-il qu'on me force encore
A cacher ma juste douleur !

VERNER.

Dieu ! Ludovic !... Monsieur, tenez votre promesse.

LE MAJOR.

Oui, je tiendrai tout ce que j'ai promis.

SCENE XIV.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Major, vos ordres sont remplis.
(*bas à Verner.*)
Eh bien! Lansberg ?

VERNER.

Mes vœux sont accomplis !
Rassurez-vous.

SCENE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ÉLISA, ANNA, VILLAGEOIS.

ANNA, *entrant vivement.*

Voici madame la comtesse.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Pour célébrer votr' mariage
Nous accourons avec gaîté :
Vous recevrez avec bonté
Nos vœux, nos cœurs et notre hommage.

LUDOVIC.

Mes bons amis, ce tendre témoignage
Je le reçois, mon cœur en est flatté.

LA COMTESSE, *au major.*

Que leur bonheur soit notre unique affaire,
Partons...

LE MAJOR.

Verner et moi nous resterons encor ;
Peters nous sera nécessaire.

VERNER.

Ordonnez, monsieur le major.

ÉLISA.

Quoi ! vous ne venez pas, mon père ?

LE MAJOR.

Je vous rejoindrai promptement.

ANNA.

Croyez-moi, c'est tout bonnement
Un' surprise qu'on veut vous faire.

ÉLISA, LUDOVIC.

Bonheur suprême !
Celui / Celle } que j'aime
Aujourd'hui même
Elle / Il } est à moi.
T'aimer sans cesse
Avec tendresse,
Avec ivresse,
Sera ma loi.

ENSEMBLE.

PETERS, *à part.*

Ils vont danser et moi j'enrage;
Mais mon parrain est arrêté,
Et dans un' tell' calamité,
Adieu la fête et l' mariage.

LA COMTESSE, ÉLISA, LUDOVIC, VILLAGEOIS.

Allons, partons sans tarder davantage,
Peut-on jamais être arrêté
Quand le plaisir et la gaîté
Doivent présider au voyage?

VERNER.

Allons, allons, sans tarder davantage,
Soutenons avec fermeté
Le devoûment que m'a dicté
Mon cœur, l'honneur et le courage.

LE MAJOR, L'ADJUDANT, OFFICIERS.

Allons, allons, sans tarder davantage,
Remplissons avec fermeté
Le devoir qui nous est dicté
Et qui demande un grand courage.

SOLDATS.

De bien, de mal quel assemblage!
L'un dans les fers est arrêté,
Quand les autres, avec gaîté,
Vont célébrer leur mariage!

(*La comtesse, Elisa, Ludovic, Anna et les villageois partent gaîment à gauche. Le major, Verner et les officiers entrent au quartier; le rideau baisse.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du château ouvrant sur le jardin. A droite, l'entrée d'une galerie qui conduit au salon. La scène est éclairée par un lustre.

SCENE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LE MAJOR, ELISA, LUDOVIC, VERNER, ANNA, BERTHE, PETERS, DAMES ET MESSIEURS INVITÉS A LA NOCE.

Au lever du rideau, le notaire assis à une table a fini de dresser le contrat. Toute la société entoure les deux jeunes époux. Peters se tient à l'écart à droite sur le devant.

CHŒUR.

L'hymen vous doit des jours prospères,
Jeunes amans, tendres époux,
L'amour sourit aux vœux sincères
Que l'amitié forme pour vous.

LE MAJOR, *à sa fille et à Ludovic.*

Un nouveau sort pour vous commence,
Puisse le ciel bénir vos nœuds!
O mes enfans, soyez heureux,
C'est là mon unique espérance!

LE CHŒUR.

L'hymen vous doit, etc.

(*Pendant la reprise du chœur tout le monde signe.*)

PETERS, *à part.*

Quand je pense que demain, après l'appel... à huit heures... mon pauvre parrain!

ANNA, *s'approchant de Peters.*

Qu'est-ce que t'as donc, toi, tu pleures?

PETERS.

Moi je pleure?... et puis d'ailleurs, si j'pleure c'est d'joie.

ANNA.

Tâche donc d' n'être pas si gai.

LA COMTESSE, *à Élisa et à Ludovic.*

Mes chers enfans, j'ai béni votre union ; après un tel bonheur, on peut quitter la vie sans regret, n'est-ce pas, Verner?

VERNER.

Oh ! oui, Madame.

LE MAJOR, *à part.*

Le malheureux !

LA COMTESSE.

Berthe, pouvons-nous passer dans la salle du bal?

BERTHE.

Oui, Madame, tout est prêt.

(*Le major offre la main à la comtesse, la société les suit. Verner retient Ludovic et Élisa.*)

VERNER.

Ludovic ! Elisa... un moment.

ANNA, *à Peters.*

Et nous, allons dans le jardin, nous verrons le feu d'artifice et nous entendrons les boîtes: ça m'effraie toujours, mais c'est égal, ça me fait plaisir d'avoir peur. Viens, viens.

(*Elle l'entraîne par le fond. Toute la société est rentrée à droite.*)

SCENE II.

LUDOVIC, VERNER, ELISA.

ÉLISA, *à Verner.*

Eh quoi ! quand nos plaisirs sont votre ouvrage, ne venez-vous pas les partager avec nous?

VERNER.

Il en est de plus chers à mon cœur et que je ne dois point chercher dans le tumulte des fêtes.

TRIO.

VERNER.

O vous, qu'adopta ma tendresse,
Sur mon sein, ah! que je vous presse!

LUDOVIC.

Je te chéris.

ÉLISA.

Je vous révère.

LUDOVIC.

Comme ton fils.

ÉLISA.

Comme son père.

VERNER, *à Elisa.*

Ah! vous m'êtes aussi bien chère:
Pour tous deux j'ai le cœur d'un père.

ÉLISA.

Vivez long-temps auprès de nous.

LUDOVIC.

Nous ne ferons qu'une famille.

ÉLISA.

Voyez un fils dans mon époux.

LUDOVIC.

Vois dans mon épouse une fille.

ENSEMBLE.

VERNER, *à part.*

Moment pour moi cruel et doux!

ÉLISA.

Qu'un même nœud nous rassemble
Pour jamais,
Et du sort goûtons ensemble
Les bienfaits.

LUDOVIC, ÉLISA.

Reste toujours auprès de nous!

LUDOVIC.

Qu'un même nœud nous rassemble
Pour jamais,
Et du sort goûtons ensemble
Les bienfaits.

VERNER, *à part.*

Il faut à vivre ensemble
Renoncer pour jamais.
(*Haut.*)
Que votre amitié me pénètre!

ÉLISA.

La vôtre ajoute à mon bonheur.

LUDOVIC.

Un jour nous saurons reconnaître
Tout ce que je dois à ton cœur.

ENSEMBLE.

VERNER.
Ah! que ce beau jour
A ma douce ivresse
Ajoute sans cesse!
Il fuit sans retour!

LUDOVIC, ÉLISA, *à Verner.*
Ah! que ce beau jour
Pour nous plein d'ivresse,
Offre à ta tendresse
Un juste retour!

VERNER.
O vous, qu'adopta ma tendresse, etc.
(*fin du trio.*)

SCENE III.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE.

Venez donc, venez donc, madame la comtesse vous demande, tout le monde vous désire, on n'attend plus que vous pour ouvrir le bal... que ça sera beau! venez, venez.

ELISA.

Allons, mon ami.

VERNER.

Je vous suis, laissez-moi calmer un peu l'émotion que j'éprouve.
(*Ludovic et Elisa précédés de Berthe rentrent à droite.*)

SCENE IV.

VERNER, *seul.*

Chers enfans, jouissez d'un bonheur dont je ne serai bientôt plus le témoin... ô mon bienfaiteur! pardonne si je tourne encore un regard sur la vie, pardonne une larme... c'est la dernière!... que les heures sont lentes... ah! je tremble toujours qu'on ne découvre la vérité... l'adjudant est encore auprès de Lansberg... s'il échappait quelques mots à ce malheureux... ô mon fils!... on vient: remettons-nous.

SCENE V.

VERNER, PETERS.

VERNER, *avec bonté.*

C'est toi, mon ami, et que viens-tu chercher ici?

PETERS.

Vous, mon parrain.

VERNER.

Pourquoi quitter tes camarades... leurs amusemens?..

PETERS.

Qu'ils s'amusent si ça les amuse, moi j'aime mieux être avec vous.

VERNER.

Bon Peters!

PETERS.

Mais dites-moi donc ce que tout ça signifie?... comment se fait-il?... je ne comprends pas.

VERNER.

Il n'est pas nécessaire... songe seulement que la moindre indiscrétion causerait ici les malheurs irréparables. Je compte sur ton silence, tu me l'as promis.

PETERS.

Pardi, j'vous tiens parole plus que je n'peux.

VERNER.

Ne pleure pas, mon ami.

PETERS, *regardant autour de lui.*

Nous sommes seuls...

VERNER.

Ecoute-moi.

PETERS, *s'essuyant les yeux.*

J'vous écoute.

VERNER.

Demain, après l'appel, tu reviendras ici.

PETERS.

Après l'appel? oui mon parrain.

VERNER.

Tu diras à Berthe que je la prie de me remplacer auprès de madame la comtesse et des jeunes époux.

PETERS.

Oui, mon parrain.

VERNER.

Tu diras à Ludovic que ma dernière pensée a été pour lui!...

PETERS.

La dernière!

VERNER.

Quant à toi, mon ami, tu épouseras Anna; je laisse à monsieur le major la somme nécessaire pour acheter ton congé.

PETERS.

Mon bon parrain!

VERNER.

Retiens tes larmes, mon ami, elles me font mal... adieu, mon enfant; on pourrait remarquer mon absence déjà trop longue. Je te quitte : du courage et de la discrétion.

PETERS.

Adieu donc, mon parrain!

SCENE VI.

PETERS, *seul.*

Faut-il voir une calamité pareille... un si bon parrain! le plus brave homme des hommes... qui nous aurait dit ça ce matin?.. c'était ben la peine d'passer la nuit sans dormir pour les arrangemens d'cette fête... et puis, comptez sur quelque chose!... ah! mon Dieu, mon Dieu!

COUPLETS.

Voyez comme la chance
Tourne du blanc au noir.
Ah! quelle différence
De ce matin à c' soir!
J'aurais chanté la chansonnette

Qu'en goguette
Gaîment on répète :
Tra la, la, la.
(*il chante.*)
Ah! mais mon Dieu! qu'est-ce que je dis là?
Ah! ah!
(*il pleure.*)
Mon parrain! ah! ah!
Faut-il le voir comm' ça!
Pleurons, pleurons, il mérite bien ça.
Ah! ah!

Deuxième couplet.

Sans ce coup déplorable
Qui toujours me poursuit,
Gaîment près d'une table
J'aurais passé la nuit;
J'aurais fait sauter jeune fille
Ben gentille :
C'est là que je brille.
Tra la, la, la.
Ah! mais, mon Dieu, qu'est-ce que j' fais là?
Ah! ah!
Mon parrain, ah! ah!
Faut-il le voir comm' ça?
Pleurons, pleurons, il mérite bien ça.
Ah! ah!

(*La musique continue.*)

Les jambes me manquent... je n'en puis plus... (*il va s'asseoir près de la table.*) je n'y résisterai pas, c'est sûr... (*il se frotte les yeux.*) J'ai tant pleuré depuis tantôt que mes pauvres yeux se ferment malgré moi... on m'empêche de parler... (*il bâille.*) n'est-ce pas cruel de vouloir me fermer la bouche... et puis... ne pleure pas... allons ris... ris donc!... comme si on pouvait rire quand on a envie d'pleurer?... ah! mon Dieu... mon Dieu... comment ça finira-t-il? ma vue s'trouble... la fatigue... l'sommeil... l'chagrin... mon... pauvre... parrain... (*il s'endort.*)

SCENE VII.

PETERS *endormi*, ANNA, VILLAGEOIS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ANNA, *paraissant au fond.*
Où peut-il être?... ah! le voilà.
(*elle s'avance.*)
Je crois qu'il dort.

LE CHŒUR.
Il dort.

ANNA.
Silence!

TOUS.
Avançons-nous avec prudence,
Tout doucement, comme cela;
Vous, par ici, nous autres là.

ANNA.
A ses dépens nous allons rire.
(*Péters fait quelques mouvemens en prononçant des mots inarticulés.*)

ANNA.
Il parle bas... Tiens, il soupire.

PETERS, *rêvant.*
Pauvre parrain... quel triste sort!

TOUS.
Ah! comme il rêve! ah! comme il dort!

ANNA.
Paix! écoutons ce qu'il va dire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE.
Où sont-ils donc?... ah! les voilà.
Pourquoi quitter ainsi la danse,
Et pourquoi venir en ce lieu?
Bientôt on va tirer le feu.
Venez en toute diligence.

ANNA.
Chut! chut! il dort.

BERTHE.

Eh bien !

ANNA ET LE CHŒUR.

Silence !

ANNA.

Avancez-vous avec prudence.
Il parle haut : mettez-vous là,
Vous entendrez ce qu'il dira.

BERTHE.

Et que m'importe tout cela ?

PETERS, *rêvant.*

Pauvre parrain... faut qu'il périsse !

ANNA ET LE CHŒUR.

Ah ! comme il rêve ! ah ! comme il dort !

PETERS, *rêvant.*

Son arrêt... est une injustice...

BERTHE.

Ce rêve affreux le tourmente trop fort,
Et pour moi-même il est temps qu'il finisse :
Réveillons-le !

ANNA ET LE CHŒUR.

Silence ! il va parler encor.

PETERS, *rêvant.*

Le voilà... Mon parrain !... on le mène au supplice...
Grace ! grace ! monsieur le major !

(*On entend l'explosion du feu d'artifice.*)

PETERS, *s'éveillant et poussant un cri.*

C'en est fait !.. mon parrain est mort !

(*Fin du morceau d'ensemble.*)

BERTHE.

Qu'est-ce que tu dis ? M. Verner ! on l'aurait condamné ? pourquoi ?

PETERE.

Comment vous le savez ? ce n'est pas moi qui vous l'ai dit, toujours.

ANNA.

C'est donc vrai ?

BERTHE.

Ah ! mon Dieu ! (*appelant.*) Madame la comtesse !

ANNA, *appelant.*

Monsieur le major !

PETERS.

Mais, taisez-vous donc !

SCENE IX.

LES MÊMES, VERNER.

VERNER.

Quels cris?

BERTHE.

Je sais tout.

PETERS.

Tais-toi, Berthe, tais-toi.

BERTHE.

Je n'écoute rien.

ANNA.

Ni moi non plus.

BERTHE, *appelant.*

Monsieur le major!

ANNA, *idem.*

Madame la comtesse!

BERTHE, *idem.*

M. Ludovic!

SCENE X.

LES MÊMES, LE MAJOR, LA COMTESSE, ELISA, LUDOVIC.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous?

BERTHE, *montrant Verner.*

Ah! madame, ils l'ont condamné!

TOUS.

Condamné! qui?

BERTHE.

M. Verner!

VERNER, *à Peters.*

Malheureux! tu m'as trahi!

PETERS.

Non, mon parrain, non.

LUDOVIC.

Que signifie?...

LE MAJOR.

Qu'il s'est déclaré coupable de la mort de Lansberg.

LUDOVIC.

Lui? Verner?... il vous a trompé... c'est moi...

TOUS.

Vous!

LA COMTESSE.

Mon fils!

ELISA.

Ludovic!

VERNER.

Ne le croyez pas.

LUDOVIC.

Je le répète, c'est moi qui suis coupable! il a voulu conserver ma vie aux dépens de la sienne : mais je serais un lâche si j'acceptais ce noble sacrifice.

VERNER.

Quel autre que ton père devait mourir pour toi?

LUDOVIC.

Qu'entends-je? je serais?..

LA COMTESSE.

Son fils, le comte de Lindaw ne fut que ton père adoptif.

LUDOVIC, *se jetant dans les bras de Verner.*

Mon père!

TOUS, *excepté Berthe et la Comtesse.*

Son père!

(*On entend un mouvement de marche.*)

FINALE.

LE MAJOR.

Quel bruit?

TOUS.

Écoutons.

LA COMTESSE, ÉLISA, BERTHE.

Je frémis.

TOUS.

D'effroi tous mes sens sont saisis.

LE CHŒUR.

On vient, on approche, on s'avance!

PETERS, *qui a regardé au fond.*

C'est l'adjudant et des soldats.

LA COMTESSE, ÉLISA, BERTHE.

Dieu! voudrait-on le conduire au trépas?

LUDOVIC.

Oseraient-ils l'arracher de mes bras?

VERNER, LUDOVIC, *s'embrassant.*

Non, non, je ne te quitte pas.

LUDOVIC, VERNER.

Qu'ils viennent donc l'arracher de mes bras!

SCENE XI.

LES MÊMES, L'ADJUDANT, *suivi de quelques officiers.*

L'ADJUDANT.

J'accours calmer votre souffrance :
Ludovic et Verner sont tous deux innocens.
Lansberg expire ; et ses sermens
En attestant ses torts prouvent leur innocence.
Oui, lui seul fut coupable ; et, contre sa fureur
Ludovic n'opposa qu'une juste défense.

BERTHE, ANNA, PETERS, CHŒUR.

Verner!

VERNER, LA COMTESSE.

Mon fils!

LE MAJOR, ÉLISA.

Ludovic!

TOUS.

O bonheur!

LE MAJOR, *remettant à Verner la décoration qu'il a reçue de lui.*

D'amour et de vertu rare et touchant modèle,
Reprends ce signe de l'honneur :
Jadis il fut pour toi le prix de la valeur.
Ton dévoûment te donne une gloire nouvelle.

VERNER, *prenant sa décoration et la baisant v-ment.*

Ah! je puis donc encor te presser sur mon cœur!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Jadis il fut pour lui le prix de la valeur;
Son dévoûment lui donne une gloire nouvelle!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

3174

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2380 P63D8

Pellissier, Jean Baptiste
Le duel